

JOURNAL
INTIME
ET
politique

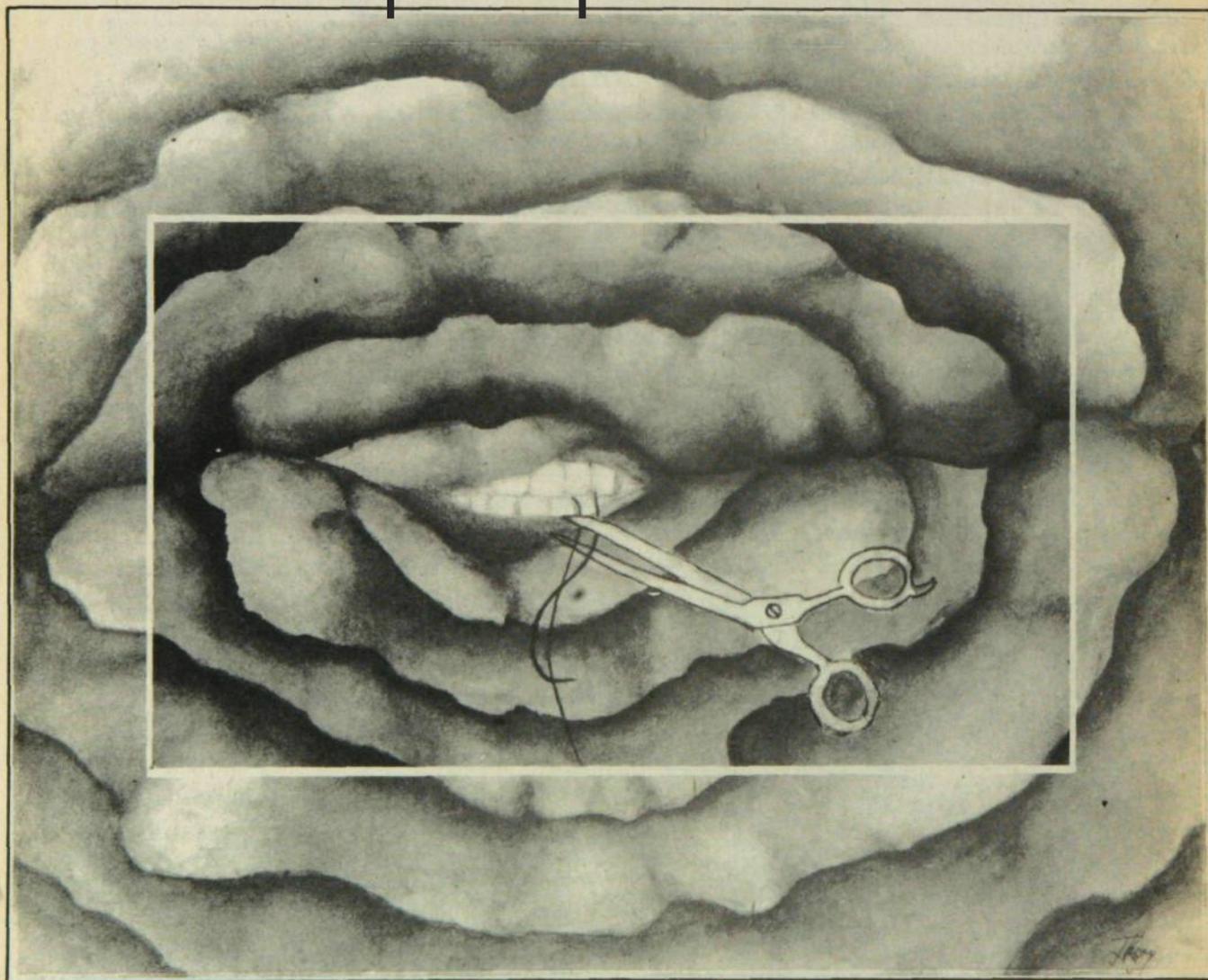


Illustration : Joanne Roy

ID'UNE AVORTEUSE

J'ai étudié la médecine pendant 4 ans. Durant ce temps, je n'ai pas vu un seul avortement. Aujourd'hui, à nouveau apprentie, j'observe Henry Morgentaler à l'oeuvre : tant de gestes que des années d'expérience rendent méticuleusement précis et qui finissent par solutionner le problème d'une femme, parmi tant d'autres.

J'ai appris les étapes par coeur. Aux actes maintenant. J'ai peur de manquer mon coup, de leur faire mal... Mais ce n'est plus le moment des tergiversations. Hésitante, je m'essaie sur quelques « cas faciles » : des femmes qui ont déjà accouché et qui ont entre 8 et 12 semaines de grossesse. Et en moi-même, j'ajoute : comme par hasard des femmes pauvres ou immigrantes ou d'une condition telle qu'elles ne s'apercevront pas qu'elles sont mes cobayes et, à plus forte raison, ne s'objecteront pas.

La présence des infirmières me sécurise. Je trouve mes gestes maladroits. La dilatation exige plus de force que je ne l'imaginai. Je tremble du dedans, transpire de dehors. Je ne termine que pour recommencer.

Je rentre chez moi les poignets endoloris, le dos barré, épuisée physiquement et émotivement, mais plus confiante, prête à y retourner.

Je fais des avortements une fois par semaine, entre 8 et 12 avortements par jour, un avortement toutes les 20 minutes. J'entrevois brièvement, trop brièvement, chaque femme avant son avortement : je lui explique ce qui va se passer, j'évalue son anxiété, j'essaie de trouver les mots qui la calmeront. Le fait que je sois une femme en rassure certaines ; d'autres semblent inatteignables.

Nous prenons nos places dans la salle d'examen. La « patiente » allongée sur la table, les pieds dans les étrières, les genoux tendus. Moi, debout devant elle. Une infirmière à ses côtés lui tient la main, lui parle, la distrait. Une autre prépare les instruments.

Je fais l'examen interne. Mes doigts fouillent le vagin chaud, cherchent la rondeur souple du col au fond. Puis, l'utérus gonfle. Sa grosseur équivaut à tant de semaines de grossesse, me dit combien de dilatations seront nécessaires, quelle canule d'aspiration utiliser. Sa position dans l'abdomen m'indique s'il s'agit d'un « cas difficile » ou non.

J'enfile les gants stériles et l'avortement commence. Insérer le spéculum, désinfecter le col de l'utérus, le saisir avec les pinces, le geler, passer la sonde qui mesure l'utérus, ensuite les dilateurs qui glissent dans le col, les uns après les autres et qui permettent, enfin, l'aspiration. Suivre la matière écumeuse, sanguinolente, le long du petit boyau transparent le sentir tirer à chaque contraction de l'utérus. Racler les parois dénudées de l'utérus avec la curette. Vérifier les saignements. Enlever les instruments. S'assurer que tous les morceaux de fœtus et de placenta y sont

Souffler un peu. Puis passer à la suivante. Examen, spéculum, pinces, anesthésie, dilatation, aspiration, curetage.

Je suis fatiguée. J'ai faim. Encore deux autres avant le dîner. Comment s'appelle-t-elle déjà ? Quelle langue parlions-nous?...

La nuit, je rêve. Une grande salle, des tables d'examen à perte de vue. Sur chacune des tables, une femme enjaquette blanche, les pieds dans les étrières, attend qu'on lui pose un stérilet. Je descends l'allée, enfonçant un stérilet dans chaque utérus. Paf, paf, paf. Il y en a un qui me résiste mais je finis par réussir. J'ôte le spéculum puis je m'aperçois que je n'ai pas coupé les cordes du stérilet. Écoeurée, je décide que ça ne lui fera pas de tort de traîner ces cordes jusqu'à son prochain examen gynécologique. Elle se relève, sourit, et voilà que les deux petites cordes bleues lui pendent de la bouche. Sans broncher, je prends des ciseaux, coupe les cordes au ras des grandes dents blanches. Et je me réveille...

Enceinte, je continue à faire des avortements. Je m'amuse à calculer quelles femmes en sont à la même semaine de grossesse que moi. Les morceaux de fœtus que j'examine à la fin me fascinent d'autant plus. Une main parfaitement formée et pas plus grosse que la tête d'une épingle. J'exulte de sentir la vie en moi, vie que j'ai choisi d'entretenir et d'aimer. Je peux partager la responsabilité de ces femmes qui en ont décidé autrement. Sans problème.

Quand mon fils a 4 mois, je reprends la pratique, les seins encore engorgés, des taches humides sur ma chemise blanche. Et les femmes sont toujours là qui m'attendent. Des femmes qui pourtant se servent de moyens contraceptifs, consciencieusement presque religieusement. Des stérilets toujours en place. Une liga-

ture de trompes vieille de dix ans. À quelle méthode vous fieriez-vous dorénavant ? La confiance est-elle à jamais minée ?

Et cette jeune fille pour qui l'avortement est aussi son premier examen gynécologique... Je serai douce, ma toute petite. Ce n'est pas une punition, mais tu vieilliras beaucoup aujourd'hui. Voilà. C'est terminé. Tu as bien fait ça. Veux-tu ta mère ? Ton amant ?

Des femmes qui n'ont pas d'enfants. Des femmes qui en ont plusieurs.

Direz-vous à vos enfants ce que vous avez fait aujourd'hui ? Vous soutiendront-ils ? Vous jugeront-ils ?

Des femmes qui veulent des enfants mais plus tard. Dans de meilleures conditions.

Pleurez. Vous pouvez pleurer ce que vous avez perdu. Nous porterons cette perte avec vous comme nous pourrions.

La femme qui enfantait des jumeaux. J'hésite, je lui dis. Soupir suivi de sourires. Elle est doublement soulagée.

La femme qui a parcouru 1,000 milles pour se faire avorter. Qui est beaucoup plus avancée qu'elle le croit dans sa grossesse. Comment puis-je la renvoyer, comme ça ? Il faut au moins que j'essaie. La canule se bloque, ça ne passe pas, les morceaux sont trop gros. Je dois travailler fort et vite. Ce n'est pas agréable, mais c'est fait.

Et une autre, une autre encore.

Je rentre chez moi fourbue, de mauvaise humeur, tendue. J'ai besoin de quelque chose à boire ou à fumer. Je me sens meurtrie, insultée, indignée comme si c'était moi qui avait été sur cette table, maintes et maintes fois. Je prends une douche et je tombe dans mon lit.

Un jour, je ne rentre pas enterrer ma journée dans mes draps. Plutôt un sauna et un massage. La tension et la fatigue me sortent par les pores de la peau. Et je pense à toutes les femmes que j'ai encouragées à parler de ce qu'elles ressentaient à partager leur expérience avec quelqu'un-e qui saurait les écouter.

Je me dis : sois ton propre médecin. Et j'apprends à parler des avortements que je fais. À en parler aux femmes qui se préoccupent du sort des femmes, aux gens qui se préoccupent de moi.

Et je rêve... du jour où l'avortement sera accepté comme une chose de la vie.

DONNA CHERNIAK

TRADUCTION FRANCINE PELLETIER